

**Roger
Bevand**

**Miserere
nobis**

roman historique

ACTES SUD

L'an 309 de notre ère, dans la ville-forteresse de Trèves, en Rhénanie.

Depuis son palais impérial, Constantin ne se satisfait pas de régner en maître sur la seule partie orientale de l'Empire, et rêve de marcher sur Rome pour accéder enfin au pouvoir absolu. A sa cour vit Eusèbe de Césarée, un prêtre oriental qui vient d'être nommé secrétaire particulier de l'empereur. Dans le secret de son coeur, Eusèbe nourrit depuis longtemps un espoir insensé : convertir à la vraie Foi son maître Constantin, ce païen arrogant, fou d'ambition, jouisseur et cruel.

Un jour, le jeune érudit entre en possession d'un manuscrit fascinant : une lettre écrite par des survivants du Grand Martyre de Lugdunum (Lyon). Celle-ci pourrait représenter un argument décisif pour la conversion de Constantin, mais elle recèle aussi bien des mystères. Rongé par la curiosité et farouchement déterminé à résoudre les énigmes que pose ce document, Eusèbe prend le chemin de Lyon. Là, son enquête le conduit vers d'anciens secrets qui vont bouleverser son destin et celui de l'Empire. Atterré par ces découvertes, il fait le serment solennel de venger la mémoire des martyrs. Il accompagne Constantin dans ses campagnes militaires et le persuade que seul le Dieu des chrétiens peut le conduire à la victoire finale. Or, au moment crucial du baptême de l'empereur, les choses se gâtent...

Un texte qui plonge le lecteur dans l'épopée grandiose et tragique des tout premiers siècles du christianisme, pendant lesquels intolérance religieuse, fanatisme et ambition démesurée s'allient pour faire couler le sang des martyrs.

ROGER BEVAND

Miserere nobis est le premier roman de Roger Bevand.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00844-4

ROGER BEVAND

MISERERE NOBIS

roman historique

ACTES SUD

Extrait de la publication

à la mémoire de mon père et de ma mère

MEMORIAE PATRIS MATRISQUE
(formule du rituel funéraire romain)

*Agnus Dei,
Qui tollis peccata mundi,
Miserere nobis.*

Agneau de Dieu,
Toi qui enlèves les péchés du monde,
Prends pitié de nous.

Prière chrétienne de l'Agnus Dei

Et Jésus s'adressa ainsi à ses disciples : "En vérité je vous le dis, un temps viendra où quiconque vous tuera croira rendre hommage à Dieu."

Évangile de Jean, xvi, 2.

LES FAITS

En l'an 177 de notre ère, sous le règne de l'empereur romain Marc Aurèle, la ville de Lugdunum – actuellement Lyon – fut le théâtre de l'un des martyres les plus sanglants de l'Histoire : en quelques semaines, presque toute la communauté chrétienne de la capitale des Gaules était sauvagement massacrée.

Victimes d'abominables calomnies et dénoncés aux autorités romaines, des dizaines d'innocents furent ainsi arrêtés et emprisonnés, mais la plupart d'entre eux refusèrent de renier leur foi. Certains, torturés avec une cruauté et un acharnement incroyables, moururent en prison dans d'horribles souffrances. Les autres furent égorgés ou livrés aux fauves le 1^{er} août de la même année, lors de la grande fête organisée en l'honneur de l'empereur dans l'amphithéâtre des Trois Gaules. Au total, ce sont officiellement au moins quarante-huit personnes – et sans doute bien davantage – qui disparurent dans cette tragédie, non sans avoir au préalable généreusement pardonné à leurs bourreaux. L'Histoire nous a conservé quelques-uns de leurs noms : parmi eux figuraient des personnages restés célèbres comme l'évêque Pothin ou la jeune esclave Blandine, élevés plus tard au rang de saints par l'Eglise catholique.

Par chance pour les historiens, ces événements dramatiques furent relatés en détail dans une lettre

que les survivants, témoins oculaires du drame, envoyèrent à la fin de cette même année 177 à leurs “frères” des Eglises de Phrygie et d’Asie Mineure.

Au début du IV^e siècle, soit environ cent trente ans plus tard, cette missive exceptionnelle fut retrouvée et traduite en grec par Eusèbe de Césarée, un historien et théologien chrétien qui était aussi le secrétaire particulier de l’empereur Constantin : Eusèbe en cite de larges extraits dans son *Histoire ecclésiastique*, ouvrage qui retrace l’épopée de l’Eglise primitive. D’importants fragments de la lettre des martyrs de Lugdunum sont ainsi parvenus jusqu’à nous, formant un témoignage unique et fascinant. Le parchemin original lui-même a malheureusement disparu.

A Lyon, le Grand Martyre de l’an 177 a si profondément marqué la mémoire collective que, plus de dix-huit siècles après les faits, l’ombre des fantômes de Lugdunum plane encore sur la ville...

PROLOGUE

Lugdunum, année 177 de l'ère chrétienne, septième jour du mois d'août.

Certes, l'odeur de la chair grillée nous levait le cœur, mais elle avait au moins le mérite de couvrir quelque peu l'épouvantable puanteur qui semblait jaillir des cadavres en décomposition. Une intolérable odeur de pourriture, de celle qui vous colle à la peau et à l'âme, comme une source nauséabonde et rougeâtre venue tout droit des enfers.

L'odeur de la mort.

Les coqs avaient chanté depuis deux heures à peine : pourtant, il faisait déjà très chaud ce matin-là, dans le quartier de l'amphithéâtre des Trois Gaules, quand nous sommes arrivés avec les autres soldats près de l'immense bûcher. Nos camarades, des légionnaires de la 4^e centurie de Lugdunum, avaient tout préparé la veille. Sur place, même pour des militaires endurcis comme nous, la vision n'était guère ragoûtante : des dizaines de corps nus, hommes, femmes et enfants entassés les uns sur les autres, certains entiers, d'autres découpés en morceaux, têtes et membres épars. Tous ces cadavres mutilés, torturés, couverts de plaies puantes et d'un sang noir coagulé, tous ces os

brisés, fracassés. Et ces milliers de mouches vertes bourdonnantes, grouillantes, agglutinées sur la chair pourrie... Mais avec les collègues de la légion, nous en avons vu d'autres et nous nous moquions bien de l'aspect macabre de la scène. Juste un peu d'émotion pour certains d'entre nous à cause de ce qui restait des gosses, peut-être...

Tout de suite, nous avons mis le feu avec une torche et du soufre aux branches et aux poutres de bois sec. Il ne fallait pas perdre de temps car pour nous soldats les ordres étaient formels : ce soir, avant le coucher du soleil, tout devait être fini. Et, avec un pareil monceau de charognes, il y avait de l'ouvrage !

Brûler des cadavres toute la journée, ça n'est pas très amusant mais ça laisse tout de même quelques moments de répit. Alors, pour me remonter le moral et essayer de penser à autre chose, je me suis remémoré les événements qui nous avaient amenés ici, au pied de ce bûcher.

Six jours plus tôt, le premier du mois d'août exactement, la grande fête du Soleil donnée dans l'amphithéâtre des Trois Gaules en l'honneur du César Marc Aurèle s'était terminée en apothéose. Les jeux du cirque en particulier avaient dépassé en splendeur tout ce qu'on avait pu admirer jusqu'ici. Moi-même qui ai pourtant beaucoup vécu et roulé ma bosse, j'en ai eu le souffle coupé : de magnifiques combats de gladiateurs, des courses de chars hallucinantes et puis le meilleur du spectacle, la mort de ces dizaines d'illuminés de chrétiens livrés aux fauves ! J'avais de la chance, je n'étais pas de service ce jour-là. Comme je m'étais arrangé pour

arriver parmi les premiers, j'étais idéalement placé et j'ai tout vu. Entassée sur les gradins, la foule des spectateurs, surexcitée par la vue du sang, était déchaînée et hurlait à pleins poumons. Une ambiance des grands jours, une incroyable surenchère d'injures, de cris, de quolibets et de plaisanteries grasses. C'était vraiment un spectacle de premier ordre.

La mort de la jeune esclave surtout avait été superbement mise en scène.

Elle a été traînée au milieu de l'arène en compagnie d'un autre chrétien, un gosse âgé de quinze ans à peine. Le pauvre diable pleurait comme un veau avant de mourir et la fille semblait vouloir le consoler, l'encourager. Alors un certain Caius a tranché la gorge du gamin un peu trop vite et la foule mécontente a grondé sa frustration. Pour expliquer cette erreur, on murmure maintenant au cantonnement que ce Caius a sans doute pris en pitié le jeune homme parce qu'il aurait lui-même un fils à peu près du même âge : voilà le genre de détail qui peut faire rater un numéro et c'est ce qui s'est produit avec le gamin. Heureusement, il y avait la suite.

La fille, une espèce de petite métèque orientale noire et décharnée, était d'une laideur extrême, presque fascinante. Le cheveu rare et huileux, les traits disgracieux, des jambes grêles toutes tordues et un ventre si proéminent qu'on aurait dit qu'elle était grosse de huit mois. Bizarrement, elle n'arrêtait pas de sourire et de marmonner des prières comme si elle se moquait du monde, ce qui exaspérait les spectateurs déchaînés. L'un des gardes a raconté ensuite qu'elle priait en latin et qu'elle répétait sans cesse : *Miserere nobis, Domine. Prends pitié de*

nous, Seigneur ! Un peu tard pour demander pitié à son seigneur, peut-être ! Mais comment diable cette gamine inculte pouvait-elle connaître le latin ? Elle avait sûrement appris quelques mots de notre langue avec un Romain de sa secte. Et cette idiote qui souriait toujours ! Nous étions nombreux à penser qu'elle ferait une autre tête quand elle verrait les fauves s'approcher en rugissant...

Attachée au poteau au beau milieu de l'amphithéâtre, elle continua pourtant à prier et à sourire à la vue des deux lions d'Abyssinie qui tournaient autour d'elle. De superbes animaux en vérité, énormes et souples, avec un beau pelage brun très brillant, lissé pour l'occasion. Et puis curieusement, au lieu de l'attaquer, les bêtes se couchèrent tranquillement dans le sable, juste à ses pieds, sans la toucher. Quelques imbéciles, toujours prompts à croire aux merveilles ou dotés d'un sens de l'humour bien particulier, commencèrent à murmurer dans les gradins que son dieu la protégeait peut-être contre les dents des fauves. Moi, je pense plutôt que les organisateurs des jeux avaient dû gaver les lions juste avant de les lâcher pour mettre un peu de piment dans cette affaire, si l'on peut dire. C'est un truc bien connu : avec l'estomac plein, les bêtes sont moins agressives et il y a de bonnes chances pour que le spectacle dure plus longtemps...

La foule des spectateurs, encore une fois frustrée, semblait devenue folle de rage et je pense que c'était bien là l'effet recherché : il fallait exciter au plus haut point la populace avant de lui offrir le véritable clou du spectacle. Alors les soldats ont fait rentrer les lions dans leurs cages à grands coups de pique. Contrariés et sans doute

très énervés par les grondements de la foule, les animaux bavaient et grognaient, montrant des dents jaunies et pointues comme des couteaux de chasse. Puis les centurions ont enveloppé la jeune moricaude dans un grand filet de rétiaire et l'ont jetée sur les cornes d'un taureau furieux, une grosse bête noire et écumante. Plusieurs fois projetée en l'air, elle retombait au sol couverte de sang à chaque coup et la foule hurlait d'aise. Jamais je n'ai entendu les gradins crier aussi fort, même pour encourager les meilleurs gladiateurs. Par la suite, certains spectateurs jurèrent que la fille continuait à sourire comme une idiote dans son filet mais, avec la poussière et à cette distance, je crois qu'on ne peut pas en être tout à fait sûr. Puis le taureau se fatigua et il fallut bien en finir. C'est un de mes bons collègues, Marcus Hortus, qui eut la chance d'être désigné pour lui plonger son glaive dans le cœur, sous les acclamations du public en délire. Ensuite, il lui trancha la tête d'un seul coup, la présentant aux gradins comme un trophée, ainsi que le font parfois les gladiateurs à l'issue d'un combat victorieux. Décapiter une gamine déjà à moitié morte, tu parles d'un combat ! Mais la farce avait plu et des milliers de gens riaient, riaient...

Un spectacle superbe, assurément.

La fille, on m'a dit qu'elle s'appelait Blandine mais je n'en suis pas certain et, après tout, quelle importance ? De toute façon, personne ne connaît exactement le nom de tous ces pauvres fous qui sont morts ce jour-là pour leur dieu. Il faut dire que pendant le procès, quand le gouverneur Tuscus leur a demandé de décliner leur identité ou de déclarer officiellement quels étaient leur origine et leur état, il paraît qu'ils

répondaient systématiquement : “Je suis chrétien”, et rien d’autre. Evidemment, une attitude aussi arrogante et bornée a eu le don de mettre le gouverneur en rage et on peut en voir les conséquences aujourd’hui sur ce bûcher.

Il ne faut jamais contrarier le gouverneur, surtout en public.

En tout cas, pour en revenir à cette prétendue Blandine, je crois bien que jamais de toute ma vie je n’ai vu une femme subir de souffrances aussi atroces.

Maintenant, la fête est finie depuis une semaine. Tout le monde pensait que, comme d’habitude, on laisserait les chiens errants et les corbeaux se régaler avec les restes. Pourtant, cette fois, le gouverneur a donné des ordres différents : il fallait d’abord exposer les corps mutilés à la vue du peuple pendant six jours, pour l’exemple. Ensuite, on devait les brûler complètement et jeter les cendres dans le Rhône. Mais ce bureaucrate ne devait même pas imaginer une seconde comme il est difficile et pénible de brûler des cadavres jusqu’au bout. Surtout avec cette chaleur, et cette odeur !

Le soir venu et quelques outres de vin rouge aidant, nous avons enfin terminé notre corvée et balayé et éparpillé dans le fleuve les cendres encore chaudes, et j’ai remarqué que tout cela faisait sur l’eau une drôle de fumée blanche. Le gouverneur ne voulait pas laisser de traces : il ne fallait pas que les rares chrétiens qui avaient pu passer à travers les mailles du filet – façon de parler ! – puissent aller ensuite se recueillir sur des tombes. Et puis le bruit courait que ces gens croyaient à la résurrection des corps, ce

qui nous faisait bien sûr pouffer de rire. La résurrection des corps, quelle blague ! En regardant les cendres descendre au fil de l'eau, l'un de mes collègues s'est même écrié en se moquant : "Voilà des imbéciles que leur Christ supposé tout-puissant n'aura pas beaucoup aidés pendant leur supplice ! Maintenant qu'ils sont dans cet état, on verra bien si, comme le prétendaient ces pauvres naïfs, leur dieu sera capable de les ressusciter !" Ensuite, il a avalé une autre gorgée de vin, peut-être pour se donner du courage avant de retourner au cantonnement.

Une sale journée pour nous tous, vraiment, mais les ordres sont les ordres, et on ne peut pas faire la fête tous les jours.

